

Entre l'élan et la pause

Constance Harvard

Number 78, Fall 1998

S'écrire jeune

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvard, C. (1998). Entre l'élan et la pause. *Moebius*, (78), 114–115.

CONSTANCE HAVARD

Entre l'élan et la pause

S'écrire une première fois. Pour capter l'éveil. Dans un geste d'urgence et d'abandon, ouvrir les valves, enfin, laisser couler, se vider. Parce qu'un professeur enjoint à le faire, parce que la confiance, l'accueil. Parce que l'amour n'est pas encore là, enfin oui, mais différent, ne bouffe pas toute l'énergie, toutes les heures, toutes les émotions. Parce que les sentiments, troubles, n'ont pas de voix.

Pour Juliette, les lettres dans les cases d'école, l'attente, la reconnaissance, la complicité. Mais un matin les mots de l'une jetés à l'eau, vulgaires petits bateaux à la dérive sur le lac Massawippi, lavés de l'encre qui tache. Et puis les mots de l'autre brûlés par vengeance, en riposte. Allez, on efface tout.

S'écrire encore. Pour la pose. Parce que le talent. Parce que concours, recueil, publication, bourse. Parce que l'université, les amis lettrés, les lectures publiques. Pour l'épate. Pour l'épitaphe. Pour «élever» au rang de l'art la matière dégrossie, équarrie, montrable.

Parce qu'il s'agit maintenant d'un *projet*, on a la vie devant soi, n'est-ce pas, et le monde entier se languit de lire notre chef-d'œuvre. Pour se faire un nom — l'imprimé valorise tellement! —, emprunté si celui de naissance sonne trop banal. S'en expliquer à ses parents.

S'enorgueillir de tous ces feuillets amassés (les légue-t-on à Québec ou à Ottawa?). Exhiber la liasse désordonnée dans les cafés. Se forger une signature, songer aux futures dédicaces. Ça y est, nous y voilà de plain-pied!

Puis s'écrire court. Parce que la vie grouille ailleurs. Parce que les chevaux magnifiques des Saintes-Maries-de-la-Mer, le charme inviolé de Puymirol, le pays cathare, la beauté discrète de la Normandie, les couchers de soleil sur Zipolite. Parce que Paris, Paris qu'il faut revoir et revoir en-

core. Parce qu'on n'aura jamais le temps d'écouler toutes les musiques, d'éprouver New York de fond en comble, de goûter comme des jouisseurs les cuisines du monde. S'écrire court parce qu'on se croit invincible. Fini, la page blanche, il y a mieux et tant à faire. Planer au-dessus de la mêlée, gonflé de sa vingtaine, regarder de haut. Le salut dans la fuite, croit-on.

S'écrire jeune, enfin. Parce qu'on a eu la chienne. Pour combattre l'ombre menaçante de l'hôpital Notre-Dame, l'oncologie qui fait de l'œil. Pour se propulser en avant, in-fatigablement. Parce que la survie niche quelque part entre l'élan et la pause, entre cette route que l'on vient de quitter et le chemin qui s'ouvre devant nous. Parce qu'il n'y a pas de temps à perdre, soit, mais pas de souvenirs à occulter non plus. S'arrimer à soi-même, sans faux-fuyants, laisser les désirs battre contre la peau. S'écrire jeune pour témoigner des coups de cœur, des coups de poignard, des signes vitaux d'un parcours enfin palpitant.

S'écrire jeune, encore et toujours, pour rester en vie.
S'écrire jeune afin de vieillir.